

L'escalier Ange-Aimée

William Lessard Morin

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lessard Morin, W. (2013). L'escalier Ange-Aimée. *Moebius*, (138), 82–86.



WILLIAM LESSARD MORIN

L'escalier Ange-Aimée

Un soir de mai, j'ai voulu suivre Ange-Aimée, «la Trente Sous» comme on l'appelle depuis la lointaine époque où elle changeait les pipes en monnaie. On me l'avait décrite comme une figure risible, un personnage de légende urbaine dont on se moque entre amis. Mais je voulais en quelque sorte déconstruire le mythe et la rendre concrète, plus précise à mes yeux.

Je l'ai aperçue pour la première fois un dimanche, rue Saint-Joseph, devant la bibliothèque Gabrielle-Roy. Elle était assise sur un banc de béton et fumait une cigarette. Son corps rachitique était recroquevillé et elle reposait rapidement son bras droit sur sa cuisse après chaque bouffée de tabac. Il m'a fallu entendre des piétons la nommer pour savoir qu'il s'agissait d'elle. Je me suis déplacé pour pouvoir continuer à l'observer, sans toutefois qu'elle prenne conscience de ma présence. Ses cheveux étaient asséchés par la décoloration, ses yeux, grassement noircis, ses vêtements trop serrés la rendaient vulgaire, remarquablement vulgaire. Elle portait de nombreux bijoux tape-à-l'œil et du vernis à ongles rose bonbon qui détonnaient avec son visage ridé et sa maigreur. Son teint jauni laissait deviner des années d'abus d'alcool ou de narcotiques, alors que les cernes sous ses yeux témoignaient des nombreuses nuits sans doute passées sur les trottoirs. Après avoir terminé sa cigarette, elle est restée quelques minutes sans bouger, puis elle en a allumé une autre. J'ai dû partir quelques minutes plus tard. J'étais attendu pour souper chez des amis. Vers vingt et une heures, je suis retourné chez moi en empruntant la rue Saint-Joseph. Ange-Aimée n'y était plus. Il n'y avait plus qu'un amas de mégots sur le pavé.

J'ai réussi à libérer toutes mes soirées pour les deux semaines à venir. J'ignorais si j'allais pouvoir revoir Ange-Aimée, mais un désir encore flou me poussait à m'y risquer. Après tout, je n'avais rien à perdre.

Au travail, pendant mes pauses, je faisais des recherches sur le web à son sujet. J'ai trouvé quelques photos, récentes pour la plupart, sur lesquelles j'ai reconnu cette expression indéchiffrable qu'elle affichait le dimanche précédent. Un visage à demi effacé dont on ne saurait dire s'il est triste ou indifférent. Des paupières fanées qui masquent l'éclat potentiel du regard d'autrefois. Des lèvres peintes de rouge s'affaissant aux commissures, épuisées par le temps et la cigarette. Une mâchoire relâchée, la peau du cou ramollie.

Chaque soir, après le souper, je me rendais dans le quartier Saint-Roch. De Langelier à Saint-Dominique, je cherchais à la revoir, sans jamais y parvenir. Une fois, alors que je m'apprêtais à rentrer chez moi, j'ai entendu deux jeunes qui parlaient d'elle méchamment, mentionnant au passage qu'elle fréquentait aussi les rues de la Haute-Ville. Je leur ai demandé où ils l'avaient vue et ils m'ont répondu qu'elle se tenait aux alentours du Drague, la discothèque gaie de Québec. J'ai retrouvé ma motivation et suis monté vers Saint-Jean-Baptiste en empruntant l'immense escalier du faubourg.

Elle n'y était pas ce soir-là. J'ai dû me résigner à retourner à mon appartement, rue Bagot. Avant de m'endormir, j'ai noté mes allées et venues de la journée dans mon carnet, façonnant à ma manière une sorte de guide des probabilités de voir Ange-Aimée à tel ou tel endroit. Jusqu'à présent, j'avais eu très peu de chance.

Le lundi suivant, j'ai dû me rendre chez mon dentiste, rue Saint-Vallier. J'y suis allé à pied, en faisant un grand détour par la rue Saint-Joseph, espérant tomber sur ma dame mystérieuse. Je suis arrivé chez le dentiste sans l'avoir vue.

Après le supplice habituel des seringues et des instruments de métal hétéroclites, j'ai emprunté Saint-Vallier en sens inverse, profitant de ce que je ne travaillais pas de la journée. Le goût du fluor mentholé dans ma bouche contrastait avec l'arôme permanent de fumée de cigarette qui imprègne toujours cette rue, comme si même

les égouts s'étaient mis au tabac. J'ai tourné à gauche sur Saint-Joseph, avec l'idée de retourner à la bibliothèque.

En traversant la rue Dorchester j'ai sursauté, croyant apercevoir Ange-Aimée au loin. Je me suis approché à pas rapides. C'était bel et bien elle, toujours assise à fumer sur le même bloc de béton. J'ai retrouvé ma planque, mais cette fois, je devais prévoir la suite des choses. Je voulais la suivre dans tous ses déplacements à travers la ville. Pour cela, il me fallait des provisions. J'ai filé un billet de vingt dollars à un passant pour qu'il m'achète un sandwich au café d'en face en lui disant de garder la monnaie.

Ange-Aimée s'est levée alors que l'homme revenait avec mon repas. J'ai attendu quelques secondes qu'elle se mette en route, puis j'ai entamé ma filature, en toute discrétion. Sur le boulevard Charest, elle s'est dirigée vers l'est, en direction du Vieux-Port. Elle marchait lentement, s'arrêtant une bonne trentaine de secondes à chaque coin de rue, même lorsque le feu de piétons était allumé. Elle regardait un peu partout autour d'elle, la tête inclinée, les épaules fléchies. Je me maintenais toujours à une distance d'au moins vingt mètres, juste assez pour ne pas paraître suspect. Au bout d'une quinzaine de minutes, alors que Charest devenait Saint-Paul, Ange-Aimée a pris à droite et est entrée dans un édifice. J'y arrivai quelques secondes plus tard. Il s'agissait de la Taverne Belley, et je me suis dit que je pourrais y boire une bière et l'observer à ma guise.

L'endroit m'a plu, avec son carrelage noir, ses murs de brique et son plafond d'aluminium moulé. Depuis, j'y suis souvent revenu, non plus pour y suivre cette femme étrange, mais pour me remémorer ce jour de juin. Je me suis assis à une petite table du coin à l'avant, qui me donnait une vue sur l'ensemble de l'intérieur et sur le parc de pétanque devant l'immeuble. Ange-Aimée était assise, une pinte de bière blonde à la main. Elle parlait au barman avec sa voix rouillée, trop bas pour que je puisse saisir leur conversation. Elle buvait lentement, à petites gorgées, renversant parfois un peu de bière sur le comptoir. L'employé nettoyait le tout à la va-vite, d'un coup de chiffon approximatif. Ange-Aimée continuait à discourir comme si de rien n'était, comme si elle ne

sentait pas la bière couler sur son menton et ne voyait au-delà d'un point fixe, perdue qu'elle était dans ses pensées. Elle ne s'est jamais retournée vers moi. Aussi, n'ai-je pu lui signifier mon intérêt grandissant pour elle.

Au bout d'une heure, elle s'est levée pour quitter le bar. J'ai attendu trente secondes et l'ai suivie, encore une fois. Elle reprenait le même chemin, en sens inverse, quand elle a bifurqué à droite sur la rue de la Couronne et poursuivi sa route vers l'ouest de la rue Saint-Joseph.

Je me suis pris à l'imaginer quarante ans plus tôt, au temps où elle avait acquis ce surnom de « Trente Sous », présent encore dans le folklore des vieux comme des jeunes de Saint-Roch. Elle avait sans doute régné sur la rue Saint-Joseph quand celle-ci, recouverte d'un toit de plexiglas et rebaptisée mail Saint-Roch, était devenue le refuge des itinérants, des prostituées et des junkies. Ange-Aimée, parmi ces éclopés, figure de proue de cette époque en déclin, avait ensuite perdu son toit dans les années quatre-vingt-dix. Avec les boutiques de luxe qui s'installaient de part et d'autre de la rue, une nouvelle jungle prenait possession du quartier. Elle n'y avait plus sa place et son commerce a périclité au fil des ans. Alors pourquoi était-elle encore ici ? Je voulais lui demander tout cela, savoir si elle regrettait le quartier qu'elle avait connu. Mais je n'osais pas.

Je suis retourné chez moi vers vingt-deux heures, convaincu que je n'aurais pas pu trouver la bonne manière de l'aborder. Son mystère lui collait à la peau et une part de moi ne voulait pas le détruire, malgré toutes mes démarches et toutes les heures passées à ses trousses. Ange-Aimée avait le même caractère légendaire que la rue du Trésor : un passage touristique étonnant où l'on s'arrêtait brièvement, avant de rentrer chez soi.

Des semaines plus tard, à la page 33 du *Soleil*, dans un petit encadré tout en bas, j'ai vu ce titre qui m'a ébranlé : *La fin des trente sous*. J'ai parcouru rapidement l'article, qui ne faisait que cinq ou six lignes. Ange-Aimée était décédée en tombant dans l'escalier du Faubourg. Un fait divers pour le journal, un événement à oublier dès le jour suivant.

L'histoire de sa vie.